LE GALANT COUREUR,

OU

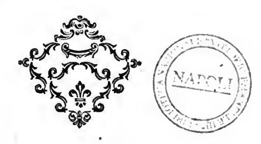
L'OUVRAGE D'UN MOMENT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

Représentée par les Comédiens François, le 11 Août 1722.

Par Mr. LEGRAND.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

PERSONNAGES.

LUCINDE, Présidente. } Jeunes Veuves.
DORIMENE, Comtesse. }

LE MARQUIS DE FLORIBEL, Ami du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant de Lucinde.

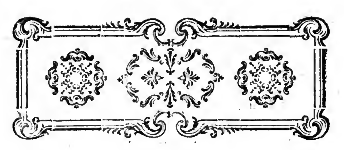
MARTON, Suivante de Lucinde.

RUSTAUT, Cocher du Chevalier, Amoureux de Marton.

CHAMPAGNE, Laquais du Chevalier.

CRIQUET, Laquais de la Présidente.

La Scène est dans le Château de la Présidente.



LE GALANT COUREUR, *OU* L'OUVRAGE D'UN MOMENT, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *déguifée en Suivante, fous le nom de Finette.*

LA PRÉSIDENTE.

En vérité, Comteffe, tu es folle de t'être déguifée de la forte; je ne fouffrirai point abfolument que tu paffes ici pour ma Femme de Chambre.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Ma chere Préfidente, tu fçais que j'ai mes raifons. Le Marquis de Floribel, que mes parens me

veulent donner pour Epoux, doit arriver ici dans ce jour; nous ne nous sommes jamais vûs ni l'un ni l'autre; & si sa figure & ses manieres ne me conviennent pas, sans lui déclarer mes sentimens, sans lui rien dire, j'irai d'abord me jetter dans un Couvent: je lui veux épargner la honte d'être refusé, & à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le Marquis de Floribel, comme je vous ai dit, est mon ami; je le connois depuis long-tems: il est un peu folâtre, à la vérité, mais d'ailleurs très-brave Cavalier & très-riche.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je le veux croire, mais la réputation qu'il a de courir de Belles en Belles, sans s'attacher à aucune, me le fait déjà haïr sans le connoître; il ne peut aller à ma Terre, qu'il ne passe par ici, & vous m'avez assuré, Chevalier, que vous aviez donné ordre à la Poste, qu'à son arrivée on lui dît que vous étiez dans ce Château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, & qui l'amenera en droiture ici.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

C'en est assez: parlons maintenant de tes affaires, ma chere Présidente. Quand épouses-tu le Chevalier?

LA PRÉSIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à Paris pour nous amener un Notaire, & pour s'informer quel étoit l'Epoux que mon vieux fou d'Oncle me vou-

loit obliger d'accepter, & en même tems lui déclarer les engagemens que j'ai avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, Mesdames, vous prenez trop de précautions; Veuves l'une & l'autre, il me semble...

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je dois ménager le bon homme; je suis son unique héritiere.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Elle a raison, Chevalier.

SCENE II.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

MAdame, voilà le Notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'il passe dans mon cabinet. Viens, ma chere Comtesse, m'aider à lui dicter les articles du contrat. Ne vous embarrassez de rien, Chevalier, il sera plus à votre avantage que si vous le dictiez vous-même, & je veux vous surprendre agréablement.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame!

LA PRÉSIDENTE.

Donnez ordre au reſte, & ſur-tout à ce petit Divertiſſement dont vous m'avez parlé; ſi ce Coureur que l'on vous a promis ſe préſente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous ſerez obéïe ponctuellement.

SCENE III.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

JE ne ſais pas ſi elle ſera bien contente du Divertiſſement qu'elle demande, & ſur-tout exécuté par des Violons de Village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occaſions le tout-à-fait mauvais réjouit ſouvent plus que le médiocre, & d'ailleurs c'eſt l'Ouvrage d'un moment.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MOnſieur, Monſieur le Marquis de Floribel vient d'arriver, & je vous l'amene comme vous me l'avez commandé.



SCENE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Que de joie, mon cher Chevalier, de te revoir après un an d'abſence!

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaiſir. Il y a ſix mois que tes gens & ton bagage ſont à Paris; je craignois que le péril que tu as couru à l'Armée...

LE MARQUIS.

Laiſſons-là le péril que j'ai couru; mon Oncle m'en veut faire courir un bien plus dangereux, il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je ſais qu'il te veut faire épouſer la Comteſſe Dorimene.

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus queſtion de cette Comteſſe, il y en a maintenant une autre ſur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je?

LE MARQUIS.

Je ne ſais, mais pour moi je ne l'ai jamais vue; on la dit belle & riche.

LE CHEVALIER.

Eh bien! que veux-tu davantage?

LE MARQUIS.

Quoi ! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable ? Non, non, tu connois mon humeur, & tu ne me conseillerois pas de devenir raisonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conseillerai toujours de ne te point brouiller avec ton Oncle ; le bien est préférable à toutes choses ; nous ne sommes pas toujours jeunes : tu restes seul de ta maison, & ton Oncle considere....

LE MARQUIS.

Oh ! treve à ta morale, & me dis seulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je suis près de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà ce que c'est ; tu ne veux pas courir le risque tout seul ; cela est plaisant : parce que Monsieur se marie, il faut que les autres en fassent de même. Et qui épouses-tu ?

LE CHEVALIER.

Une riche Veuve, jeune & aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous sommes faits l'un & l'autre pour consoler les affligés ; c'est aussi une Veuve que mon Oncle me veut faire épouser.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes ?

LE MARQUIS.

Lucinde, la Veuve d'un Préſident.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je! ah! Marquis, je ne te dis plus rien, tu fais fort bien de déſobéir à ton Oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Lucinde eſt juſtement la Veuve que j'adore, & que je dois épouſer ce ſoir ou demain, nous ſommes ici dans ſon Château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voilà de mes donneurs de conſeils à la mode, pourvu que leurs intérêts n'en ſoient point dérangés. Oh! bien, pour te punir je l'épouſerai.

LE CHEVALIER.

Ah! Marquis, au nom de notre amitié, ne ſonge plus à ce mariage, ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne ſoient terminées; je craindrois....

LE MARQUIS.

Eh! fy donc! me crois-tu capable de te donner ce chagrin?

LE CHEVALIER.

Ah! tu me rends la vie; mais pour m'obliger juſqu'au bout, pars dès ce moment, & ſonge...

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup tu te moques de moi; je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais ſi ton Oncle vient à ſavoir ?...

LE MARQUIS.

C'eſt à toi à me déguiſer ſi bien que perſonne ne puiſſe me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiſer, à moins que tu ne veuilles paſſer pour le Coureur que la Préſidente m'a demandé? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille, & je ſerai charmé d'apprendre ſous ce déguiſement ce qu'on penſe ici de moi ; je veux même aller demain à la Terre de la Comteſſe en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne feras pas mal. Champagne, vas promptement l'habiller dans ta chambre, & prends garde que perſonne ne le voye en paſſant.

CHAMPAGNE.

Monſieur n'a qu'à me ſuivre.

LE MARQUIS.

Je te ſuis. Mais, Chevalier, dis-moi par parentheſe, les Femmes de Chambre de la Préſidente ſont-elles jolies ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'eſt que c'eſt un gibier de Coureur.

LE CHEVALIER.

Elle en a deux qui ſont paſſables. Une Marton aſſez jolie, & une Finette aſſez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies ſont les plus piquantes, & celles qui ſe paſſent le plutôt.

LE CHEVALIER.

C'eſt Marton, elle n'eſt pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle; car je ne veux point reſter oiſif.

LE CHEVALIER.

Je te le conſeille; auſſi Marton a pour Amant mon Cocher, qui eſt une eſpèce de Manant qui n'entend pas trop raiſon.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre; il me ſemble que les Coureurs doivent avoir le pas ſur les Cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promptement changer de figure tandis que je donnerai mes ordres pour le Divertiſſement que je fais préparer pour la Préſidente.

LE MARQUIS.

Laiſſe-moi faire, je ſerai bien-tôt fagoté, & je veux même t'aider à ton Divertiſſement; je verſifie & chante aſſez cavalierement.



SCENE VI.

LE CHEVALIER *seul.*

JE ne suis pas sans inquiétude; le Marquis a deux yeux, la Présidente est aimable; peut-être que quand il la verra; mais non, je suis trop sûr de Lucinde, & même je ne dois pas, aux termes où nous en sommes, lui cacher long-tems le déguisement du Marquis; cependant attendons l'occasion favorable pour lui en faire confidence.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante.*

LA PRE'SIDENTE.

J'Ai déclaré au Notaire mes intentions, Chevalier, sur lesquelles il va achever seul le Contrat; mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris; je suis impatiente de savoir quelles nouvelles elle nous apporte: qu'on la fasse monter. Mais la voici.



SCENE VIII.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE CHEVALIER, MARTON.

LA PRE'SIDENTE.

EH bien! Marton, qu'as-tu à nous apprendre?

MARTON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à Monſieur votre Oncle les engagemens que vous aviez avec Monſieur le Chevalier.

LA PRE'SIDENTE.

Eh bien?

MARTON.

Eh bien! il m'a dit qu'il eſtimoit fort Monſieur, mais qu'il n'en vouloit point; que cependant s'il n'avoit pas jetté les yeux ſur un autre....

LA PRE'SIDENTE.

Et quel eſt-il cet autre?

MARTON.

Oh! pour le coup devinez.

LA PRE'SIDENTE.

Quelqu'homme de Robe apparemment?

MARTON.

C'eſt bien pis, Madame; un Petit-maître, le Marquis de Floribel, que devoit épouſer cette folle de Comteſſe dont vous m'avez ſi ſouvent parlé.

LA PRE'SIDENTE.

Il faut que mon Oncle ait perdu l'esprit. Le Marquis de Floribel !

MARTON.

Comment donc ? on dit que c'est le plus joli homme de France, & de la meilleure humeur ; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je ? Quelle est cette jeune personne ?

LA PRE'SIDENTE.

C'est une Femme de Chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui ; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de besogne pour toi, je l'ai prise pour te soulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainsi des Domestiques sans me consulter ? cela n'est pas bien : cette Fille-là me paroît bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que je te considere ; comment te nommes-tu ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Finette.

MARTON.

Où as-tu servi ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je sors de chez la Comtesse Dorimene dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTON.

Quoi ! cette folle de Comtesse, qui demeure depuis peu dans ces quartiers ? Tu étois dans une mauvaise Boutique, ma pauvre Enfant.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Est-ce que vous la connoissez ?

MARTON.

Non, mais j'en ai entendu parler; & sa réputation....

LA PRESIDENTE.

Doucement, Marton.

MARTON.

Eh! Madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante créature?....

LA PRESIDENTE.

Moi, je vous ai dit cela, insolente?

MARTON.

Ma foi, Madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie. Si je badine quelquefois sur le compte de mes amies, c'est bien à vous à y faire attention.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Et ne vous fâchez pas, Madame, cette Comtesse en pense peut-être autant de vous, que vous en avez dit d'elle.

LA PRESIDENTE.

Je vous assure, Finette, que jamais....

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ah! Madame, ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*à part.*) Tu me payeras celle-là, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, à quoi vous arrêtez-vous? Songez-vous que nous avons des affaires plus impor-

tantes? Mais voici le Coureur dont je vous ai parlé.

SCENE IX.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en habit de Coureur*, MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante, à part, regardant le Marquis.*

Bon Dieu! le joli homme!

LE MARQUIS *en Coureur, à part, regardant la Comteſſe.*

Tête-bleu, l'aimable Soubrette! C'eſt apparamment la Finette en queſtion.

LA PRE'SIDENTE.

Approchez, mon Ami.

LE MARQUIS *en Coureur, à la Préſidente.*

Madame, je ne ſaurois aſſez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puiſque j'ai l'avantage de me voir au ſervice d'une ſi charmante Maîtreſſe; à quoi qu'il vous plaiſe m'employer jour & nuit, ſi ma légéreté & ma vîteſſe peuvent ſeconder mon zèle, les commiſſions dont vous voudrez m'honorer ſeront exécutées avec toute la diligence poſſible.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ce Garçon-là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRÉSIDENTE.

Et il ne manque pas d'esprit.

MARTON.

Avez-vous le jarret souple, mon ami ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je vais comme le vent, il n'y a point de cheval de poste qui me passe, on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRÉSIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRE'SIDENTE.

Voilà un plaisir assez particulier : comment te nommes-tu, mon ami ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Jolicœur, Madame.

LA PRE'SIDENTE.

Il me prend envie, puisqu'il aime tant à courir, de l'envoyer dès ce moment au-devant du Marquis de Floribel, pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer davantage, & qu'il sera ici fort mal reçu.

LE CHEVALIER.

Eh ! Madame, vous n'y songez pas ? on ne sçait par où ce Marquis doit arriver.

MARTON.

Votre Oncle m'a dit qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRE'SIDENTE.

Eh bien ! Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne, & toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, il ne le connoit pas.

MARTON.

Je vais lui en faire le portrait sur le récit qu'on m'en a fait. C'est un jeune étourdi qui a l'air fou, ces manieres extravagantes.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Le voilà bien désigné ; il ne faudroit pas courir bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRE'SIDENTE.

N'importe, tâches de le découvrir ; & dis lui que je le hais à la mort, sans l'avoir jamais vû ; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser sans sçavoir quels sont mes sentimens sur sa personne ; & que s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, pars, cours, voles dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce Garçon-là doit être fatigué, il sort de faire une longue course.

LA PRE'SIDENTE.

Bon, bon, ces sortes de gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent postes d'ici à Bayonne.

MARTON.

Voilà une belle affaire. Combien cours-tu par heure, mon ami ?

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, c'est se mocquer que...

LA PRE'SIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira; je veux qu'il parte dans ce moment; mais pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce Garçon à l'Office, & qu'il boive deux coups, cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, suivez-moi, Monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS, *en Coureur, à part, regardant tendrement la Comtesse.*

Ah ! pourquoi envoie-t-elle plutôt Marton que Finette ? Morbleu, Chevalier, tire-moi de ce mauvais pas.

SCENE X.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

JE ne sçais ce que cela signifie; mais il me semble que ce Coureur me fait les yeux doux : avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant ?

LA PRE'SIDENTE.

Il faut lui pardonner, il te croit Suivante, & ces sortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE *en Suivante.*

C'est dommage qu'un joli homme soit né dans un rang si bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, Madame, si le Marquis de Floribel qu'on vous destinoit, avoit été de cette figure, malgré sa réputation, vous ne vous seriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous avoue qu'un homme de qualité qui seroit fait ainsi, nous feroit fermer les yeux sur bien des choses; & que du moment que je l'ai vû...

LA PRE'SIDENTE.

Je crois que tu prends la chose sérieusement.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Mais quel est cet original, il me semble qu'il me fait les yeux doux? Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'est mon Cocher, Madame, l'Amoureux de Marton.



SCENE XI.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE CHEVALIER, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Monſieur, c'eſt un Notaire qui eſt là-dedans, qui m'a dit que votre Contrat étoit tout dreſſé, & que vous n'aviez qu'à l'aller ſigner.

LA PRE'SIDENTE.

Allons, Chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter auſſi un pour Marton & pour moi : mais il eſt juſte que vous paſſiez les premiers.

LA PRE'SIDENTE.

Ah ! Monſieur le Cocher, nous vous ſommes obligés de la préférence : mais il me ſemble que vous regardez bien Finette.

RUSTAUT.

C'eſt que je la trouve jolie ; & ſi je n'allois pas épouſer Marton, je crois que je l'épouſerois. Tetiguenne que je ferions enſemble un bel attalage!

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela eſt fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va, va, console-toi, friponne, je te retiens pour ma seconde.

LA PRE'SIDENTE.

Allons, Chevalier, passons dans mon Cabinet.

SCENE XII.

RUSTAUT *seul.*

QUand j'y songe, cela est pourtant bien incommode, ces Contrats ; quand on a mis là sa pataraphe, il n'y a plus moyen de s'en dédire ; on a beau être ennuyé de sa femme, il faut toujours la garder pour soi, & quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier, c'est que quand une femme fait la diablesse, on la peut étriller tout son saoul, sans que le Contrat vous contredise. Mais qu'est-ce que ce drôle-là ? Ah ! c'est apparemment ce Coureur qu'on vient de recevoir.

SCENE XIII.

LE MARQUIS *en Coureur*, RUSTAUT,

LE MARQUIS, *en Coureur*, *à part.*

PAr ma foi je crois que la Présidente est folle. La plaisante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même, & sur-tout dans le moment que je suis enchanté de Finette. Son premier coup d'œil

m'a percé jusqu'au cœur, & je me trouve dans un état où je ne me suis jamais trouvé. Mais voici apparemment le Cocher dont Marton me vient de parler, & qui est, dit-elle, si jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chere Finette.

RUSTAUT.

Voici un Coureur qui me paroit bien alerte, & je voudrois aussi peu lui donner ma Maîtresse à garder, que mon déjeuner à porter.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Cocher, il semble que vous soyez fâché que je sois entré dans cette maison ?

RUSTAUT.

Tout franc, Monsieur le Coureur, je ne sçais pas si j'aurai bien sujet d'en être content dans la suite.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence ensemble.

RUSTAUT.

C'est à sçavoir. Es-tu de complexion amoureuse ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Pourquoi ?

RUSTAUT.

C'est que je suis de complexion jalouse, & les gens comme toi font bien du chemin en peu de tems ; j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi, il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marton dans cette maiſon ici, & que j'ai bien peur...

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Allez, mon cher, ne craignez rien, vous ne me verrez point courir ſur vos briſées.

RUSTAUT.

Oh ! ſur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié; car d'ailleurs ta phiſionomie me revient aſſez.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Cela eſt heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Jolicœur.

RUSTAUT.

Eh bien ! Jolicœur mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme freres ; mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premierement je commencerai par te dire tout ce que je ſçais de mal de mon Maître. C'eſt un ſot, un benêt que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS, *en Coureur*

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le ſers depuis deux ans, à deux cens livres de

gages, dont je n'ai pas encore reçu un ſol; mais je me dédommage ſur le tour du bâton.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Et comment cela?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque choſe à ſes chevaux & à ſon caroſſe, quoiqu'il n'y manque rien; & je m'entends avec le Sellier, le Charon & le Maréchal, pour lui faire payer toujours le double de ce que les choſes valent.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je ne m'étonne pas de te voir en ſi bon équipage... Comment diable, des chemiſes de toile d'Hollande! des dentelles!

RUSTAUT.

Elles ne ſont pas à moi.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

J'entends. Ce ſont celles du Chevalier.

RUSTAUT.

Peſte! que je ne ſuis pas ſi ſot, il les reconnoîtroit. Ce ſont les chemiſes d'un certain Marquis de Floribel, dont Champagne & moi uſons le linge, tandis que les gens du Marquis uſent celui de notre Maître.

LE MARQUIS, *en Coureur, à part.*

Voilà d'éfrontés marouffles!

RUSTAUT.

Cela n'eſt pas mal imaginé, n'eſt-ce pas?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Non vraiment. (*à part.*) Ah! les mauvaiſes canailles!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? il semble que tu n'approuves pas notre commerce? Va, va, nous te ferons aussi user de ce linge-là, à condition que tu ne feras pas flatteur; & sur-tout, comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

A part. Il faut que je punisse un peu ce coquin-là. (*à Rustaut.*) Vos amours sont donc quelque chose de bien délicat, que l'on n'ose y toucher?

RUSTAUT.

Oh! c'est la perle des Soubrettes; des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure qui vous ravissent en extase.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Est-ce que tu te trouves mal?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Non, c'est que je me sens ravir en extase. Ah!

RUSTAUT.

Comment donc? je crois que tu soupires?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Oüi, mon cher ami; sur votre seul récit je me trouve charmé, je ne me connois plus, & je sens qu'il me sera impossible de voir cette Marton sans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh! si cela est, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Eh ! pourquoi ?

RUSTAUT.

Par ce que je te le défends.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Hélas ! c'eſt le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, Monſieur l'impertinent, je crois que vous voulez regimber contre moi ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Eh ! doucement, point d'injures.

RUSTAUT, *levant la main.*

Oh ! je ne m'en tiendrai pas aux injures, & ſi j'avois mon fouet....

LE MARQUIS *lui donnant un ſoufflet.*

Alte-là.

RUSTAUT.

Eſt-ce que tu me prends pour un Fiacre, de me frapper d'abord ? Oh ! nous allons voir.....

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *en Coureur*, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Quel bruit eſt-ce là ?

LE MARQUIS, *en Coureur*

Monſieur, c'eſt votre Cocher qui fait l'inſolent, & qui oſe lever la main ſur moi.

LE CHEVALIER, *frappant Ruſtaut.*

Comment, coquin, vous oſez maltraiter les gens que je prends à mon ſervice? Oh! je vous montrerai....

RUSTAUT.

C'eſt lui-même qui m'a baillé un ſoufflet.

LE CHEVALIER, *frappant toujours Ruſtaut.*

Je n'entends point de raiſon, & je frapperai également ſur l'un & ſur l'autre; je vous apprendrai, Marauts que vous êtes, à vous battre dans cette maiſon, & ſur-tout dans la ſituation où ſont mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point; c'eſt moi qui ſuis battu.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je vous aſſure, Monſieur...

LE CHEVALIER, *frappant Ruſtaut.*

Taiſez-vous inſolent.

RUSTAUT.

Fort bien. Il eſt un inſolent, & c'eſt moi que l'on châtie de ſon inſolence. C'eſt être bien injuſte

LE CHEVALIER.

Moi! je ſuis injuſte?

RUSTAUT.

Parbleu! ſi vous n'êtes pas injuſte, vous êtes donc bien mal-adroit, car aucun des coups n'a porté ſur lui.

LE CHEVALIER.

Apprennez à respecter les lieux où vous êtes.

SCENE XV.

LE MARQUIS, *en Coureur*, RUSTAUT.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Tu es bien heureux que je ne lui aie pas appris toutes tes friponneries.

RUSTAUT.

Ah ! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ce sera pour un autre tems, en cas que tu fasses encore l'insolent ; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçus.

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande restitution à faire.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

J'ai pourtant idée d'en avoir reçu quelques-uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, & mes épaules vous assurent du contraire.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je veux bien les en croire sur ta parole, mais prends bien garde à l'avenir comme Monsieur frappera, car je remettrai sur ton dos tous les coups qui seront tombés sur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'a peinte si aimable, & que je te deffends désormais de regarder en face. (*à part.*) Allons bien plutôt chercher la belle Finette, & lui déclarer ce que je sens pour elle.

SCENE XVI.

RUSTAUT, *seul.*

ME voilà bien chanceux. Qui diable nous a amené ici ce maudit Coureur ? J'enrage. Et si Marton .... Mais la voici.

SCENE XVII.

RUSTAUT, MARTON.

MARTON.

COmment, Monsieur Rustaut, vous sçavez mon arrivée, & vous ne venez pas au devant de moi ?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici....

MARTON.

De l'argent.

RUSTAUT.

Non, un soufflet & quelques coups de bâton que l'on m'a baillé pour l'amour de toi.

MARTON.

Comment donc ?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent qui a la hardiesse de vouloir t'aimer.

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Est-ce un garçon bien fait encore ? un homme de bonne mine ?

RUSTAUT.

Oh, que nenni ! il n'est pas seulement des trois quarts aussi gros que moi. C'est ce Coureur qu'on a reçu ce matin.

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime ?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, & le tout sans te connoître. Tu vois que c'est un sot.

MARTON.

Oh que non ! Il m'a déjà vue.

RUSTAUT.

Ah ! j'enrage ! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face ; & moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas-tu ?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et il n'eſt pas ici.

MARTON.

Il pourroit venir, & je ne veux pas t'expoſer à ſa fureur.

RUSTAUT.

Ah ! traîtreſſe ! tu le fuis pour l'aller chercher.

MARTON, *voyant venir le Marquis.*

Je reſterai donc, puiſque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien ! parce que le voilà.

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, MARTON, RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur, à part.*

FInette eſt apparemment auprès de la Préſidente, & je ne puis lui parler ; j'en ſuis au déſeſpoir. Oh ! oh ! quel eſt donc ce petit tête-à-tête ? N'eſt-ce point là cette charmante Marton dont tu m'as parlé.

RUSTAUT.

Non, je vous aſſure. (*à part.*) Je le ſçavois bien qu'il ne la connoiſſoit pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi ! tout de bon, ce n'eſt point elle ?

RUSTAUT.

Non, ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Parbleu tu es bien heureux ! Tu peux te guérir déſormais de ta jalouſie, car quelques appas que puiſſe avoir ta Marton, je te proteſte que voilà la ſeule perſonne à qui je veux adreſſer mes vœux.

RUSTAUT.

Oh ! pour le coup je ne ſçais plus où j'en ſuis.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre Cocher ?

RUSTAUT.

Morgué ! ça me feroit jurer comme un Chartier.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Et pourquoi ? puiſque je te laiſſe ta Marton.

RUSTAUT.

Et c'eſt-là Marton elle-même, puiſqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

En ce cas je te plains.

RUSTAUT.

Palſembleu ! je ne le ſuis pas tant que vous penſez ; & puiſqu'elle eſt aſſez perfide pour vous écouter, voilà qui eſt fait, je prends mon parti. Madame a reçû ce matin une Finette qui vaut toutes les Marton du monde ; je vais lui débrider de ce pas ma paſſion amoureuſe.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non, morbleu, j'ai pris le mords aux dents, & il n'y a plus moyen de me retenir.

SCENE XIX.

LE MARQUIS, *en Coureur*, MARTON.

MARTON.

BOn, bon, laissez-le aller; dût-il enrager, vous me plaisez mieux que lui.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Oui; mais il va trouver Finette, & je crains...

MARTON.

Pour moi je ne crains rien, & je serai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS, *en Coureur, à part.*

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Finette... Ah! la voici, je respire.

SCENE XX.

LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante.*

MAdemoiselle Marton, Madame vous demande.

MARTON.

Oh ! qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Elle veut absolument vous parler, & tout à l'heure.

MARTON.

Elle prend bien mal son tems.Monsieur Jolicœur, attendez-moi, je vous prie, je reviens dans un moment; & vous Finette, allez trouver Rustaut qui vous cherche.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Rustaut ?

MARTON.

Allez, allez, ne craignez point ma colere, je n'en ferai point jalouse, & je vous l'abandone de tout mòn cœur.

SCENE XXI.

LE MARQUIS *en Coureur*, LA COMTESSE *en Suivante.*

LA COMTESSE *en Suivante, à part.*

QUe veut-elle par-là me faire entendre? ..... Mais je n'ai pas de curiosité de m'en éclaircir; j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce Coureur étoit le Marquis de Floribel. Il m'aime, me croyant Soubrette; peut-être ne m'aimera-t-il plus quand il sçaura qui je suis. Jolicœur, Madame m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah ! belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Comment donc ? vous difiez tantôt que votre plus grand plaifir étoit de courir.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il eft vrai : mais, charmante Finette, je fuis maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaifirs.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Marton a donc bien des charmes pour vous ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Marton ? Oh Ciel ! qu'allez-vous penfer ? Partout où vous êtes, en peut-on aimer d'autres que vous ?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Quoi ! c'eft de moi que vous êtes amoureux ? En vérité, vous vous adreffez mal, car je ne fçais pas encore ce que c'eft que l'amour.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Quoi ! feroit-il poffible ? Et c'eft ce qui m'a fait tant courir jufqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eût jamais aimé. Mais il n'eft pas naturel que, belle comme vous êtes, on ait été fi long-tems à vous le dire, encore moins vrai-femblable que vous n'ayez pas pris plaifir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quel plaifir voulez-vous que j'aie pris à enten-

dre dire que j'étois aimable, si ceux qui me l'ont dit ne l'étoient pas ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela peut contenter son ambition, mais cela ne l'engage pas à être sensible.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même tems sincere.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Oh ! je le suis.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Il faudroit de plus, qu'un Amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fusse en état de faire la sienne.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Quoi ! si vous étiez dans un rang élevé, vous vous feriez un plaisir de faire le bonheur d'une personne que vous aimeriez ? Par exemple un malheureux Coureur....

LA COMTESSE, *en Suivante.*

J'en voudrois faire un Marquis.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah ! pourquoi faut-il, avec ces sentimens, qu'une si charmante personne soit réduite à servir ? La Fortune est bien aveugle.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Trouvez-vous que la Fortune m'ait plus maltraitée que vous, & la condition de Coureur vous ſemble-t-elle beaucoup au deſſus de celle de Soubrette ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Quoiqu'il en ſoit, je voudrois être au-deſſous de ce que je ſuis, ou que vous fuſſiez au-deſſus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je ne comprends rien à ce que vous voulez dire.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah ! que ne puis-je m'expliquer !

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Qui vous en empêche ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

L'amour que vous m'inſpirez. Tant que j'ai été indifférent, jamais perſonne n'a débité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des Belles que je n'aimois point ; maintenant que j'aime véritablement, je n'ai point d'éloquence pour le perſuader.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je ne hais pas cet aveu, & je m'expliquerai à mon tour, quand je vous connoîtrai tout-à-fait ſincere.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Que me voulez-vous dire ?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Rien davantage pour le préſent. Je veux vous laiſſer faire vos réflexions & reprendre vos ſens ;

vous en avez besoin, s'il est vrai que vous aimiez pour la premiere fois. Adieu.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je n'ai point de réflexions à faire; je sens que je vous aime & que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Et qui me le prouvera ?

LE MARQUIS, *en Coureur*

Quelle preuve faut-il vous en donner ?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Une fort naturelle. Il faut m'épouser dans ce moment.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Dans ce moment ? il faut du moins proposer la chose à vos parens.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je suis ma maîtresse.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Il faut, pour votre sureté, le consentement des miens; je ne suis pas en âge.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je vous donne une dispense, & je passe là-dessus. C'est bien entre gens comme nous, que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Vous avez raison : il faut du moins envoyer chercher un Notaire à Paris.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Parbleu, cette petite perſonne-là a réponſe à tout.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Ah ! vous commencez à réfléchir ! je veux bien vous en donner le tems ; mais ne me voyez de votre vie, que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCENE XXII.

LE MARQUIS, *en Coureur, ſeul.*

EH bien ! Marquis, te voilà pris comme un ſot. Tu as refuſé juſqu'ici les partis les plus conſidérables ; tu fuyois le mariage ; tu croyois toujours badiner avec l'amour, & dans un moment il t'a réduit à choiſir, ou d'épouſer une Soubrette, ou de mourir de chagrin ; car enfin je ſens bien que je ne puis vivre ſans Finette. Mais que diront mes amis ? Que dira mon Oncle? S'il vouloit me déshériter pour n'avoir pas voulu épouſer la Comteſſe Dorimene, que ne fera-t-il point quand il ſçaura que je lui déſobéis une ſeconde fois, pour épouſer une perſonne d'un rang ſi bas?

SCENE XXIII.

LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS *en Coureur.*

AH ! mon cher ami ! je mépriſois tantôt tes

conſeils, mais j'ai beſoin maintenant que tu m'en donnes, dans le triſte état où je ſuis; mais ſur-tout, ne me conſeilles que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien mon intention.

LE MARQUIS *en Coureur*,

Quoi! tu pourrois me conſeiller d'épouſer Finette?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, ſi tu l'aime.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Epouſe-là.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Mais mon oncle y ſouſcrira-t-il ?

LE CHEVALIER.

Je te réponds de ſon conſentement.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh! pour le coup ton amitié t'aveugle, & j'ai encore aſſez de raiſon pour n'en rien croire; mais cela ne m'empêchera pas de paſſer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur, dans un moment. Mais raiſonnons, voici la Préſidente.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah! je vois auſſi mon adorable Finette.



SCENE XXIV.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER,

LA PRE'SIDENTE, *à part*, *à la Comtesse.*

LAiſſe-moi faire, je vais mettre ton Marquis (*au Marquis.*) à l'épreuve. Jolicœur, j'ai encore une fois changé de ſentiment, & je trouve à propos que vous partiez tout à l'heure pour Bayonne.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Moi, Madame ?

LA PRE'SIDENTE.

Et qui donc?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah! Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRE'SIDENTE.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire ſérieuſe l'arrête ici ; il eſt amoureux.

LA PRE'SIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette. Il veut l'épouſer.

LA PRE'SIDENTE.

Comment donc ? Chevalier, vous n'y penſez pas. Ignorez-vous que Finette eſt Demoiſelle, & que ſi des raiſons l'ont fait entrer à mon ſervice, ſa naiſſance l'empêche d'accepter un parti ſemblable ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Qu'entends-je ? Ah ! ſerois-je aſſez heureux !

LA PRE'SIDENTE.

Comment, de quoi vous réjoüiſſez-vous donc; Monſieur Jolicœur ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

De ce que Finette, Madame, eſt au-deſſus de ce que je la croyois.

LA PRE'SIDENTE.

Il me ſemble que vous devriez plutôt vous en affliger.

SCENE XXV.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE MARQUIS, *en Coureur*, LE CHEVALIER, RUSTAUT, MARTON.

RUSTAUT.

MOnſieur & Madame, nous venons, Marton & moi, vous demander une petite récompenſe de nos ſervices.

LA PRE'SIDENTE.

Et quoi encore ?

MARTON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRE'SIDENTE.

Je vous en ai déja donné la permiſſion, mes enfans, & je vous promets une centaine de piſtoles pour les frais de votre Nôce.

RUSTAUT.

Nous vous ſommes bien obligés ; ce n'eſt pas de cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier enſemble, & de permettre que je troque Marton contre Finette, & que Marton me troque contre Jolicœur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! ah ! celui-là eſt nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous, c'eſt une petite inconſtance mutuelle que nous avons concertée enſemble.

LA PRÉSIDENTE.

Et ſur quoi, Monſieur Ruſtaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous ?

RUSTAUT.

Parce que je la crois de bon goût, & que je me ſuis mis en ſa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choiſir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRE'SIDENTE.

L'agréable figure !

RUSTAUT.

Je ſçais bien qu'elle n'eſt pas à la mode, mais elle n'en eſt pas moins rare.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous Marton, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouser?

MARTON.

L'amour qu'il m'a fait paroître, & la jalousie qu'il a donnée à Rustaut.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Que si j'avois à aimer, ce ne seroit pas Monsieur Rustaut.

RUSTAUT.

Parbleu tant pis pour vous; puisque vous êtes si rétive, il n'y a rien de fait, ç'a n'ira pas plus loin, & je reprends Marton.

MARTON.

Et moi, je te reprends de même.

LA PRÉSIDENTE.

Pour vous, Monsieur Jolicœur, je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haïssoit pas. Nous tâcherons de la marier au Marquis de Floribel, qui m'étoit destiné; quand il apprendra que je me suis donnée à un autre, & que Finette est d'une illustre famille, peut-être s'en contentera-t-il.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Madame, permettez-moi de vous dire que, de quelqu'éclat dont puiſſe briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choſes.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah! belle Finette! c'en eſt trop; il eſt tems de me découvrir. Vous voyez dans Jolicœur le Marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Seroit-il poſſible?

RUSTAUT.

Peſte, j'ai bien ſenti que le ſoufflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Cette aventure a lieu de vous ſurprendre.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je ne ſuis pas plus ſurpriſe que vous allez l'être, en apprennant que Finette n'eſt autre que la Comteſſe Dorimene.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah! quelle joye pour moi!

MARTON.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, Madame, ſi j'ai dit tantôt que la Comteſſe Dorimene étoit une folle, je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE, *en Suivante, au Marquis.*

Oüi, je ſuis Dorimene, qui ſous ce déguiſement voulois connoître votre cœur & votre perſonne;

heureuse si le cœur est aussi sincere que la personne m'est agréable.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Votre personne m'a charmé; & quand vous ne seriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu, Marton, tu serois bien surprise, de trouver aussi un Marquis sous ma casaque.

MARTON.

Cela seroit plus extraordinaire, que de trouver un Cocher sous un habit de Marquis.

RUSTAUT.

Allons, puisque nous voilà tous d'accord, ne songeons qu'à nous réjoüir. Monsieur le Marquis, au moins, point de rancune; & parce que nous avons usé votre linge, n'allez pas, par vengeance, vous amuser à chifonner celui de notre Ménagere.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Tu es un effronté Maroufle!

LE CHEVALIER, *à la Présidente.*

Votre oncle, Madame, n'aura rien à vous dire, quand il sçaura que le Marquis qu'il vous destinoit, a pris un autre parti.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Pour moi, je suis sûr du consentement du mien.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Et moi, de celui de ma Tante.

MARTON.

Et toi, Rustaut, n'as-tu point de parens?

RUSTAUT.

J'ai auſſi un Oncle, mais je ne l'irai voir que huit jours après notre Mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Marquis, ma chere Comteſſe, en attendant que le Notaire travaille à votre Contrat, prenez part au Divertiſſement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre aventure, puiſqu'il roûle ſur l'Ouvrage d'un moment.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Pluſieurs Habitans du Village, déguiſés de différentes manieres, entrent en danſant.

UN MUSICIEN *chante.*

Tout eſt dans la vie
Sujet au changement;
Tout eſt dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

Le plaiſir ſuccéde au tourment;
Au plaiſir la mélancolie;
Le déſordre à l'arrangement,
Et la ſageſſe à la folie.

Tout eſt dans la vie
Sujet au changement,
Tout eſt dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

ENTRÉE.

RONDEAU.

UN MUSICIEN.

CE moment, où je vis Lisette
Folâtrant sur l'herbette;
Hélas! il s'offrit vainement,
Ce moment.

Trop timide Amant,
Je ne lui pris que sa houlette;
Ah! que je regrette
Ce moment.

Si je la retrouve seulette,
Ah! j'emploierai bien autrement,
Avec la folette,
Ce moment.

ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

A Ne plus aimer de la vie
Un cœur se résout vainement;
Sans sçavoir pourquoi ni comment,
Il en reprend bien-tôt l'envie:
C'est l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aiſément ;
Mais ſouvent un embraſement
Eſt cauſé par une étincelle :
C'eſt l'ouvrage d'un moment.



Ce nouveau parvenu qu'on loue,
Nous éclabouſſe fierement ;
Mais , au premier événement ,
Le voir retomber dans la bouë :
C'eſt l'ouvrage d'un moment.



Ah ! que dans l'amoureux myſtere
On trouve un doux amuſement !
Que le plaiſir en eſt charmant !
Mais hélas ! il ne dure guère :
C'eſt l'ouvrage d'un moment.



Aux Plumets une Prude échappe ;
Aux gens de Robe également :
Ils la pourſuivent vainement ;
Mais un Petit-collet l'attrape :
C'eſt l'ouvrage d'un moment.



C'eſt l'ouvrage de Pénélope,
Qu'attaquer Iris ſans argent;
Elle eſt rétive au tendre Amant;
Mais qu'un Financier la galoppe:
C'eſt l'ouvrage d'un moment.



Que l'Amour fait de diligence;
Ah! que c'eſt un Coureur charmant!
Avec lui je cours hardiment;
Quand j'ai fini, je recommence:
C'eſt l'ouvrage d'un moment.



Dans une ignorance ſévere,
On tient une Agnès vainement;
D'une leçon de ſon Amant,
Elle en ſçait autant que ſa Mere:
C'eſt l'ouvrage d'un moment.



Qu'un Gaſcon faſſe des emplettes,
Il achette tout doublement;
Mais quand ce vient au dénouement,
Un beau matin paye ſes dettes:
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

L'Amant rebuté d'une Belle,
Rarement court au changement ;
Mais, quand il est heureux Amant,
Le voir devenir infidele,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Si pour d'autres mon Mari panche,
J'imiterai son changement ;
Pourquoi s'affliger vainement,
Quand on peut prendre sa revanche ?
C'est l'ouvrage d'un moment.



Traversez la Terre & l'Onde,
Les cornes vont comme le vent ;
Vous les recevrez promptement,
Quand vous seriez au bout du Monde :
C'est l'ouvrage d'un moment.



Si la Piéce vous a fait rire,
Il faut qu'elle ait quelqu'agrément ;
Si vous en jugez autrement,
Messieurs, nous aurons à vous dire :
C'est l'ouvrage d'un moment.

FIN.